

Napoléon d'Abel Gance

Napoléon vu par Abel Gance – Partie 2

France – 1927 – 3h27, de Abel Gance.

Cette fin d'été a été marquée par la sortie surprise de la Director's Cut du Napoléon de Ridley Scott sur les plateformes de streaming, le 29 août. Coup du sort, Les Cinémas Studio de Tours proposaient quatre jours plus tard deux séances de la toute nouvelle restauration du Napoléon d'Abel Gance (sorti pour la première fois en 1927), les 2 et 3 septembre : l'emploi du temps était donc heurté, torturé, modifié, et la Director's Cut de Ridley Scott allait finalement servir de préparation aux deux grandes séances à venir (il faut compter plus de sept heures de film pour la totalité de cette restauration). Lassé d'une nouvelle déception de cette seconde proposition du réalisateur de Blade Runner, il était temps de découvrir la vision d'Abel Gance, souvent qualifiée de chef-d'œuvre. Retour sur la Partie 2, qui justifie cette réputation.

Si, dès la première partie, on se sent happé par un cinéma d'une grande maîtrise grâce au soin apporté à la photographie et à la singularité des procédés employés (jeux de lumière, exposition multiple, pellicule teintée), on a dans cette Partie 2 l'impression de faire face à une anomalie temporelle, au vu de l'avant-gardisme d'un réalisateur qui se lâche complètement. Abel Gance se penche ici sur la relation entre Joséphine et Napoléon, en montrant constamment leur amour par des techniques de mise en scène : relevons leur premier regard, intensifié par un montage frénétique dépeignant un coup de foudre certain, ou encore la courte scène où Joséphine se passionne pour l'ombre d'une figurine en carton de son bien-aimé. Le plan ultime restera celui du globe terrestre que Napoléon embrasse, globe alors en double exposition avec le visage de sa dulcinée : quoi de mieux qu'une telle idée pour résumer la psyché de cette figure emblématique de l'histoire française ? Dans la continuité de la première partie, Abel Gance ne manque également pas d'iconiser l'Empereur dans plusieurs scènes où il se retrouve seul à l'écran, tantôt grâce au travail d'éclairage des lieux de tournage, tantôt par la météo, ou encore par l'utilisation du cache qui rend sa personne encore plus centrale qu'en temps normal. Et pour couronner le tout, Albert Dieudonné s'y donne corps et âme, dans une performance que l'on retiendra du fait de ses nombreux regards glaçants et de sa moue si caractéristique.

N'oublions pas le travail colossal de l'Orchestre national de Radio France, de l'Orchestre philharmonique de Radio France et du Chœur de Radio France, qui construisent la musique du film en piochant dans le répertoire symphonique et en remodelant le tout pour offrir une proposition de bande originale très juste, parvenant à souligner de nombreuses actions banales – retenons par exemple l'amusant usage du trille au cor d'harmonie lorsque Napoléon chatouille le chien de Joséphine –, mais qui sait également se faire oublier pour fusionner totalement avec l'image, comme lorsque les esprits des partisans de Napoléon lui chantent La Marseillaise dans la salle de la Convention. Outre cela, Abel Gance parvient dans cette scène à dépeindre l'aspect fantomatique des révolutionnaires, en utilisant à nouveau la double exposition. Tant d'idées qui s'entremêlent ultimement lors du grand climax du film, en polyvision, technique inventée par Abel Gance lui-même, qui consiste – pour faire simple – à diviser l'écran en trois parties. Et, le coup de grâce, c'est l'ajout, lors des dernières scènes, du drapeau français sur les deux parties latérales, grâce à la teinture en bleu et rouge de la pellicule. Que dire de plus ?

Jean-Alexandre - 24 ans - Tours

***Emilia Perez* de Jacques Audiard**

“A toutes les personnes trans, qui ont tant souffert, je veux que finalement ces personnes arrivent à croire qu’il est possible de changer pour mieux, alors vous tous qui nous avez tant fait souffrir, il est temps aussi de changer”. Le 25 mai 2024, ces paroles de l’actrice Karla Sofía Gascón résonnaient dans l’auditorium Louis Lumière du Festival de Cannes. Les larmes aux yeux, le prix d’interprétation féminine en mains.

Quelques mois plus tard, Emilia Pérez bouleverse tout un monde. Je suis sortie la salle obscure de cinéma en ayant la sensation d’avoir vu un grand film, au sens spectaculaire du terme. Un film essentiel. Un de ceux qui vous foudroient d’une réalité politique, cette fois-ci en musique : celle d’une violence omniprésente, rythmée autant par les chœurs que par les bruits des armes. Lorsque Rita réunit plusieurs connaissances afin de tenter de sauver Emilia, victime de torture, le chargement des fusils contre les tables de l’association sonne alors comme un cri collectif, tout comme les mélodies chantées en chœur.

La menace, toujours présente, est tantôt parlée, chantée, accompagnée d’un piano ou encore chuchotée à la manière d’un slam. Elle gronde jusqu’à atteindre un climax déchirant, brutal, bien que peut-être précipité vis-à-vis du rythme du reste du film. Néanmoins, le choix de la forme musicale sert le propos et amplifie cette violente réalité. Jacques Audiard parvient à donner à ce drame une allure de spectacle à la colorimétrie sombre, sans pour autant tomber dans le risque de masquer superficiellement la réalité sous des mélodies, des croches et des rondes.

Mais la violence n’est pas que solfège. La violence est aussi silence. Lorsque la musique ne l’exprime pas, la cruauté de la société réside dans le simple fait qu’Emilia, ayant débuté une nouvelle vie, ne puisse révéler sa véritable identité auprès de son ancienne femme et, surtout, auprès de leurs enfants à qui elle a tant d’amour à donner mais pour qui elle est destinée à rester à leurs yeux une simple tante. Les larmes d’Emilia lorsque son propre fils, n’arrivant pas à dormir, lui dit qu’elle sent comme “papa” signent alors selon moi une des scènes les plus brillantes du film et soulignent l’injustice de la double-vie et des sacrifices qu’Emilia doit subir suite à son désir de devenir femme.

Enfin, Emilia Pérez est un film célébrant les femmes. Homme devenant femme (Karla Sofía Gascón), femme perdant son homme (Selena Gomez), femme retrouvant le désir (Adriana Paz), et enfin femme ambitieuse cherchant, difficilement, sa place en tant que femme dans un monde d’hommes (Zoe Saldana). La sororité regnant entre cette dernière et Emilia grandit, jusqu’au bout. Dans ce monde, Rita, n’ayant pas réussi à fonder sa propre famille, deviendra celle qui veillera sur les enfants d’Emilia et Jessi, comme un relai de sœur. Chacune des performances s’harmonise et crée une oeuvre poignante et singulière, dont les rythmes et les c(h)œurs vibrent et touchent le spectateur en plein cœur.

Louise - 19 ans - Amboise

***Love lies bleeding* de Rose Glass**

Jusqu'où peut- mener la violence ?

Ce nouveau film de Rose Glass, après le succès de *Saint Maud*, revient avec une toute nouvelle égérie : la bodybildeuse. Inspirée par ce thème, Rose Glass nous plonge dans un univers typiquement américain, peuplé d'armes, de cigarettes, et de salles de gym à gogo. Dans ce film aux décors aseptisés des années 80, nous retrouvons Lou, interprétée par Kristen Stewart, gérante d'une salle de sport. Un jour, elle rencontre Jackie, incarnée par Katy O'Brian, une bodybildeuse novice dont elle tombe rapidement sous le charme. Très vite, leur relation évolue vers une intimité lesbienne rarement représentée dans ce type de film, mêlant semi-horreur et thriller, plongé dans une ambiance néo-noir.

Ce monde est loin d'être idyllique pour nos deux protagonistes. En effet, il est dominé par les hommes et la violence, contre laquelle elles luttent pour y échapper. À la manière de *Thelma & Louise*, *Love Lies Bleeding* nous donne cette impression d'un "elles contre le reste du monde". C'est particulièrement le cas lorsque Jackie, emportée par une rage inouïe, s'en prend au gendre de Lou.

Dans cette ambiance oppressante, sublimée par des plans de caméra parfaitement synchronisés avec une bande sonore envoûtante et des filtres à la A24, nous sommes immergés dans une histoire d'amour, de stéroïdes et de meurtres. Ce film nous dévoile un monde où les hommes ne détiennent plus le pouvoir absolu. Les deux femmes préfèrent agir plutôt que subir, défendant leurs droits en allant jusqu'aux extrêmes de leurs désirs. Ce film, à la fois anti-patriarcal, féministe et anarchique, séduit par la complexité de ses personnages et de leurs relations, parfaitement orchestrées par Rose Glass.

On ne peut qu'aimer ce film. Ayant vu *Saint Maud*, j'étais déjà sous le charme du cinéma de Rose Glass, notamment par la beauté de ses scènes, où même l'horreur et la violence deviennent des formes d'art. Ce que j'apprécie particulièrement, c'est la liberté que ces personnages incarnent, en particulier Jackie, elle même cite : « Tout le monde peut se sentir fort avec un morceau de métal entre les mains ; je préfère être ma propre force ». Sa manière d'être une femme libre, qui grandit sous l'effet des stéroïdes, prend littéralement trop de place dans ce film, et dans le troisième acte, elle nous surprend en devenant cette grande super-héroïne dont nous avons tous rêvé. C'est ce qui m'a le plus attirée vers ce film. Ici, l'excès n'existe pas. Il s'agit d'une liberté totale, celle de rêver, que ce soit dans des villes lugubres ou à Vegas.

Leonie - 17 ans - St Denis en Val

Baby de Marcelo Caetano

Wellington a 18 ans lorsqu'il est libéré du centre de détention pour mineurs de São Paulo. Dès lors, il n'a nulle part où aller, sa famille s'étant volatilisée. Sans pensée pour le lendemain, ni but précis à suivre, son errance le reconduit parmi ceux qu'il sent vraiment comme les siens. Wellington est gay, et si cet attrait pour les hommes a son poids dans le fait que sa famille lui ait tourné le dos, c'est aussi cela qui le conduit à rencontrer Ronaldo. Cet escort-boy quadragénaire, « daddy » par excellence, le prend sous son aile. Son protégé, qui se fait désormais appeler « Baby », connaît alors les tumultes d'une relation dont la nature singulière lui fait éprouver les limites.

Tour à tour coming-of-age et film social, le second long-métrage du brésilien Marcelo Caetano porte à nue la communauté homosexuelle masculine dans ce qu'elle a de plus sensuelle, mais également dangereux. La grande force du film est de ne jamais céder au manichéisme, préférant montrer l'ambiguïté quant à ce qui unit les deux protagonistes. A ce titre, Ronaldo, homme mûr aussi protecteur que possessif, traverse un sentiment confus entre paternité et passion, face à l'autre qui ne recherche que plaisir et liberté. Si la conception de ce qu'ils sont et se doivent l'un à l'autre diffère à cause de leur écart d'âge, et provoque de multiples confrontations, c'est dans un bain de violence plus profond que prend place ce qui n'est, à vrai dire, qu'une quête d'amour. Wellington, en suivant les traces de son aimant, évolue dans un univers infiniment plus grand que lui, dont la chaleur épousée par les longues focales de Caetano, peut parfois se montrer brûlante. Les grands travers de la prostitution ne sont donc pas effacés, mais ils sont autant d'épreuves pour le jeune homme qui petit à petit, apprend à vivre une sexualité toute personnelle.

En mettant en scène des personnages fragiles, Baby participe de l'archive d'une réalité parfois écartées du monde queer. Car c'est dans la fragilité que se construit l'amour entre deux hommes. Fragilité souvent liée à la précarité et à des passés douloureux. Bien des fois, le film évoque le langoureux Happy Together de Wong-Kar Wai, succession de sursauts passionnels au sein d'un couple gay, dominé par ce qui les précède et les entoure. Par-delà la filiation esthétique évidente, Baby questionne de la même façon le rapport à la ville et au temps, explorant tour à tour l'univers saturé et flashy de São Paulo, et les histoires tout en contraste des deux personnages. Le thème de la famille, bien qu'apparaissant comme parallèle à leur vie marginale, distille une part de sensibilité supplémentaire dans leurs portraits. Ces hommes, façonnés de coups et de blessures, plongés tous les jours dans le sexe et la drogue dure, s'y voient subtilement révélés en ce qu'ils ont de plus humain, et justement de fragile. Celui qui se fait appeler « baby » est en vérité un adolescent dans la fleur de l'âge, et son pendant vieux, le « daddy », un papa qui aime son (vrai) fils plus que tout au monde.

Ainsi sont saisies, telles deux ombres au coin d'une rue éclairée par des néons multicolores – si l'on s'en tient à l'atmosphère du film –, les facettes multiples, voilées, et parfois très fines des deux héros. Le travail d'étude psychologique, qui de surcroît passe davantage par la lumière et le cadre que par le dialogue, se doit d'être remarqué. Il est propre à l'art de l'image de capturer un réel a priori insaisissable depuis nos yeux, et ce pouvoir est admirablement compris par Marcelo Caetano.

Lux - 17 ans - Orléans

***Le Samouraï* de Jean-Pierre Melville**

Jeff Costello, un tueur à gages, est engagé pour exécuter le patron d'une boîte de nuit. Alors qu'il remplit son contrat, Valérie, la pianiste de l'établissement, le surprend. Malgré l'alibi qu'il s'est forgé avec la complicité de Jeanne, sa maîtresse, Jeff est suspecté par le commissaire...

Le *Samouraï* est un film français de 1967, réalisé par Jean-Pierre Melville.

Les acteurs principaux sont Alain Delon (dans le film Jeff Costello), François Périer (dans le film *Le Commissaire*), Nathalie Delon (dans le film *Jane Lagrange*) et Cathy Rosier (dans le film *Valérie*, la pianiste).

Le cinéma français vient de perdre son éternel *Samouraï* à l'âge de 88 ans.

C'est donc (si je puis dire) grâce à cette disparition que j'ai enfin pu découvrir ce classique du cinéma policier au cours d'une rétrospective qu'a organisé le cinéma de mon village, que je ne peux que remercier.

Car, quel choc.

Il est difficile d'écrire sur un film à propos duquel tout (ou presque tout) a déjà été dit.

Parler de ce film c'est un besoin de cinéma.

Avec *Le Samouraï*, Jean-Pierre Melville, signe ici un polar psychologique de haute tenue, extrêmement stylisé, une forme de méditation sur la solitude du tueur, un portrait fascinant d'un homme dans une société où l'humanité semble ne plus exister.

En visionnant ces images d'un Paris de la fin des années 60, on a l'impression de visionner un western contemporain où cette fois les décors ne seraient pas poussières et déserts ensoleillés, mais bien brumes et ruelles désertes, ce qui imbibe le film, ses décors mais aussi ses personnages dans un profond nihilisme.

Sérieusement, qui n'a pas envie, après avoir vu ce long-métrage, de porter un chapeau et un trench beige tout en fumant une cigarette ?

Delon, avec ce personnage est habité par ce monolithe qu'est Jeff Costello. Il explose l'écran du début à la fin sans jamais avoir recours à un besoin de dialogues abondants (sa première ligne de dialogue arrive à la 9e minute du film !).

De plus, son côté sombre et silencieux donne au personnage une force impressionnante influençant au passage de nombreux personnages de l'histoire du cinéma telles que Robert De Niro dans *Taxi Driver*, Ryan Gosling dans *Drive* ou bien encore Robert De Niro dans *Heat* de Michael Mann.

Delon et De Niro sont quasiment identiques dans leurs rôles de tueurs froids qui ne parviennent pas réellement à avoir d'attaches ou, si tenter qu'ils en trouvent, leurs conditions d'animaux traqués les rattrapent vite et les ramènent brutalement à la réalité et avec au passage une mort abattue par une (ou plusieurs) balle(s) de flic pour les deux.

Les deux hommes n'ont pas de priorité dans la vie, pas d'attaches.

C'est un véritable requiem pour un tueur que propose Jean Pierre Melville, restant dans le droit fil du *Doulos* (1960) et du *Deuxième Souffle* (1966).

Le metteur en scène poursuit avec *Le Samouraï*, sa galerie de portraits de héros aussi solitaires que condamnés d'avance.

Ici, c'est Alain Delon, qui enfile le costume strict de Jeff Costello (pas un pli même sur le chapeau), tueur à gages chargé par des inconnus d'abattre le propriétaire d'un night-club.

Fanatisme du film noir américain, Melville va plus loin que ses modèles dans la prise de distance avec les codes du genre. Plus qu'à l'intrigue ou à l'action, il se concentre sur son personnage principal et détaille longuement ses moindres gestes à l'aide d'une alternance entre plans larges et serrés resserrant au fil des images la focale de sa caméra sur ce qui doit intéresser le spectateur.

Comme dans tous les films du réalisateur, on ne s'intéresse que très peu au fait d'armes des personnages, mais bien plus à leurs zones d'ombres, leurs mystères.

Alain Delon n'est pas japonais, Paris n'est pas Tokyo, Jean Pierre Melville n'est ni bon ni mauvais.

Avec *Le Samouraï*, le polar se fait poème. La balade d'un tueur à gages.

Aubin - 18 ans - St Père sur Loire

***Le Comte de Monte Cristo* de Matthieu Delaporte, Alexandre De La Patellière**

L'année dernière mon été avait été marqué par les films Barbie de Greta Gerwig ainsi d'Oppenheimer de Christopher Nolan qui avaient formé le très médiatisé "Barbenheimer", ainsi que le plus discret mais non moins fantastique "Yannick" qui à l'époque devenait le film de Quentin Dupieux ayant ramené le plus de spectateurs en salle de sa carrière.

Cette année mon événement marquant a été la sortie en salle de l'adaptation d'Alexandre Dumas du Comte de Monte Cristo réalisé par Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte, avec pour rôle titre l'excellent Pierre Niney. Étant un grand fan de l'œuvre de Dumas je ne pouvais qu'avoir hâte de voir comment les scénaristes et toutes l'équipe du film allaient pouvoir retranscrire toute la densité et toute la beauté du roman original dans un seul film de moins de 3h. Intrigué et curieux je me suis rendu au cinéma accompagné de ma grand mère, elle qui durant mon enfance m'emmenait chaque mercredi dans les salles obscures, elle qui m'a conseillé la lecture du Comte de Monte Cristo alors que je n'étais âgé que d'à peine 12 ans. Bref cela me paraissait inévitable que de l'emmener voir ce film.

Après 2h58, les lumières se rallument et les larmes sur mon visage coulent encore. Tout se bousculent à l'intérieur de moi, tout d'abord la prestation de Pierre Niney qui avec son talent m'a totalement hypnotisé, puis il y a ces décors somptueux, qui plongent l'histoire dans un autre temps tout en conservant une certaine modernité. On pourrait rajouter à cette liste, le fabuleux travail de Thierry Delettre qui a conçu ces costumes d'époque absolument merveilleux qui seront sans aucun doute récompensés par un César au mois de février prochain. Et enfin la musique, une musique envoûtante et entêtante signée Jérôme Rebotier qui avec cette partition marque très certainement un tournant dans sa carrière de compositeur. Des thèmes comme "Le trésor" ou "Mercedes" ne sont toujours pas sortis de mon esprit, ils se baladent continuellement entre deux pensées.

Quelques heures plus tard, je repensais à ce que je venais de voir et je me dis que tous ces éléments je les attendais un peu, au vu de l'ampleur du projet et de son budget, j'étais certain que tous les aspects techniques seraient à la hauteur de mes espérances. Cependant il y avait un élément que je n'avais pas vu arriver, c'est le niveau de jeu des jeunes actrices et acteurs. Anamaria Vartolomei et son charme irrésistible, Aliocha Schneider et sa gueule d'ange ou encore Julien de Saint Jean et son phrasé saisissant de vérité m'ont totalement subjugué. Oui les autres acteurs tels que Patrick Mille ou Anaïs Demoustier sont extrêmement bons mais cette nouvelle génération présente dans ce film démontre qu'il y a encore pleins de talents prêt à nous faire vibrer pour ces prochaines années

Le film est fabuleux, les réalisateurs ont réussi leur pari, raconté 358 pages en seulement 3h sans pour autant perdre l'essence même de ce chef d'œuvre de la littérature. L'intrigue initiale a été quelque peu tronquée mais le récit reste cohérent et aussi prenant qu'à la lecture du roman de Dumas, une trahison des plus sordides, un horrible désespoir dans les prisons du château d'If, un retour à la vie avec l'abbé Faria et le début d'une vengeance dégusté avec délicatesse et patience.

Sans fausses notes et sans lourdeur ce film peut prétendre une place au panthéon des meilleurs films français de ce siècle

Merci mamie

Théotim - 19 ans - Prasville

***City of darkness* de Soi Cheang**

"City of Darkness" est un film qui m'a laissé un mélange étrange de fascination et de malaise. C'est le genre de film que je ne pensais pas aimer au départ, mais qui finit par rester dans la tête bien après le générique de fin. Il y a quelque chose de captivant dans la manière dont le réalisateur capture le désordre, la violence, et l'intensité de la vie dans une ville où tout semble sur le point de s'effondrer. Dès les premières minutes, on est plongé dans une atmosphère oppressante. Les rues de la ville sont sombres, sales, presque apocalyptiques. Les immeubles délabrés et les néons vacillants contribuent à créer un décor qui ressemble plus à une prison qu'à une vraie ville. Ce qui frappe le plus, c'est l'absence totale de lumière naturelle. Tout est noyé dans une obscurité quasi permanente, ce qui donne l'impression que le soleil a abandonné cet endroit depuis longtemps. On se sent immédiatement piégé, et cette sensation ne fait que s'intensifier tout au long du film.

Les personnages sont aussi chaotiques que la ville qu'ils habitent. Le protagoniste, que j'ai eu du mal à comprendre au début, est un jeune homme pris dans un cercle vicieux de violence et de criminalité. Son histoire est tragique, mais ce qui est encore plus tragique, c'est de voir à quel point il est devenu insensible à tout ce qui l'entoure. À mesure que le film avance, on commence à comprendre pourquoi il est comme ça, mais cela ne rend pas les choses plus faciles à digérer. Les autres personnages ne sont pas beaucoup plus sympathiques. Chacun d'entre eux semble avoir abandonné tout espoir, vivant au jour le jour dans une lutte pour survivre.

Le film ne fait aucun effort pour embellir la réalité. Les scènes de violence sont brutales et sans concession. À plusieurs reprises, j'ai dû détourner les yeux parce que c'était trop dur à regarder. Mais ce n'est pas de la violence gratuite. Chaque coup de poing, chaque cri, chaque explosion semble avoir un but, une signification plus profonde. Cela reflète le désespoir des personnages, leur lutte constante pour ne pas sombrer dans la folie.

Ce qui m'a le plus marqué, c'est la manière dont le réalisateur utilise la ville elle-même comme un personnage à part entière. La ville n'est pas seulement un décor, elle est vivante, elle respire, elle souffre. Les murs fissurés, les poubelles qui débordent, les rues désertes, tout cela raconte une histoire. C'est une ville qui a été dévorée de l'intérieur par la corruption, la pauvreté et le désespoir. On a l'impression qu'elle pourrait s'effondrer à tout moment, emportant avec elle tous ceux qui y vivent.

Cependant, malgré toute cette noirceur, il y a des moments de beauté étrange. Certaines scènes sont presque poétiques, avec une lumière qui perce brièvement l'obscurité, offrant un petit espoir, un moment de répit avant que tout ne retombe dans le chaos. C'est comme si le réalisateur voulait nous rappeler que même dans les pires situations, il y a toujours une lueur d'espoir, aussi faible soit-elle.

En conclusion, "City of Darkness" n'est pas un film facile à regarder. C'est sombre, brutal et souvent déprimant. Mais c'est aussi incroyablement bien réalisé et captivant. C'est le genre de film qui vous laisse réfléchir longtemps après l'avoir vu, qui vous fait poser des questions sur la nature de l'humanité et sur ce que nous sommes prêts à faire pour survivre. C'est une expérience cinématographique intense, qui ne laissera personne indifférent.

Jaipur - 18 ans - Bourges

***Le Moine et le fusil* de Pawo Choyning Dorji**

Lorsqu'il s'agit de voyager avec plaisir et légèreté, la première destination qui nous vient à l'esprit est rarement parmi les paysages sauvages du pays comptabilisant le bonheur national brut. Pourtant, Pawo Choyning Dorji, nous fait sillonner la beauté et la générosité du Bhoutan et de son peuple. Avec son premier long-métrage « L'école du bout du monde », le réalisateur bhoutanais parvient entraîner le spectateur dans une histoire poignante mêlant spiritualité, éducation ainsi que l'austérité d'une vie minimaliste, mais non dépourvu de joie, bien au contraire.

À la suite de cette première bouffée d'air frais, c'est sans aucune hésitation que je pris mon ticket lorsque je vis l'affiche pour son second long-métrage « Le moine et le fusil ». Et quel dépaysement ! On constate très rapidement que la passion du réalisateur pour la photographie est juste. Grâce à son œil aiguisé, celui-ci place sa caméra sur des paysages majestueux, dignes de cartes postales. Mais loin d'être uniquement contemplatif, le film aborde un sujet peu discuté et mis en avant. En effet, l'intrigue prend place en 2006 et retrace l'histoire du premier scrutin organisé par le Bhoutan suite à l'arrivée de la démocratie dans le pays. On suit alors le choc des cultures avec trois protagonistes différents : un moine bouddhiste, une représentante politique ainsi qu'un collectionneur d'armes. La tension du film repose sur un paradoxe : notre moine recherche un fusil pour marquer le premier vote des élections. Le scénario va jouer avec le spectateur en finesse et nous mener à imaginer le pire. Le pire, oui, car en tant qu'occidentale, il est facile de s'imprégner de la culture de la violence et de projeter les pires méfaits possibles, y compris sur un moine bouddhiste. Parvenir à remettre en question les agissements d'un disciple d'une religion basée sur la non-violence absolue, c'est très perturbant. Et c'est exactement ce que fait le film. Il se sert de notre imagination afin de montrer l'impact de la modernité sur notre façon de vivre. Car oui, bien que l'ouverture et l'accueil sur le monde puissent apporter divertissement, facilité de vivre et partage, celles-ci apportent aussi leurs lots d'inconvénients et de peur. Il faut alors s'acclimater à une vision totalement différente de la nôtre, reposant sur la bienveillance pure, la générosité et l'humanité inconditionnelle. Le film nous amène dans un lieu presque trop beau pour être vrai et c'est ce qui accroît notre sentiment de suspicion. Dès lors, nous voici devenus inconfortables, car on soupçonne un moine de devenir terroriste.

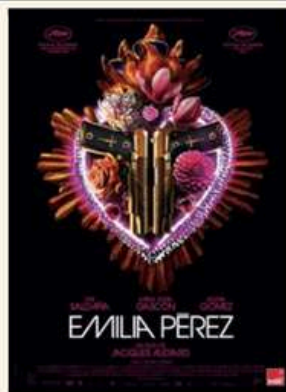
Et bien que notre esprit s'emballe dans les recoins sombres de notre cerveau, le traitement de la lumière est épuré tout comme les paysages. Ici, la nature accompagne l'Homme à travers ses grands espaces. La musique s'enroule autour de nos cœurs en même temps que les rites culturels auxquels nous assistons. La beauté des tenues vient nous murmurer à l'oreille que le confort est un retour aux sources pour chacun. Enfin, les touches d'humours nous connectent à notre joie enfantine.

Pour résumer, « Le moine et le fusil » parvient à faire écho à notre sensibilité en maniant habilement nos craintes, nos espoirs et notre curiosité. Le film connaît sa force qui repose sur un cadre idyllique, mais ne s'arrête pas dessus. Il utilise un scénario habile pour nous questionner sur l'évolution, le mélange de la modernisation et de la culture, sans toutefois, apporter un jugement manichéen. Il parvient à nous faire ressortir de cette séance le cœur léger, en ayant le sentiment de nous comprendre davantage ainsi que l'Homme et le monde qui nous entoure.

Eva - 25 ans - Orléans

EMILIA PEREZ

*PAR
JACQUES
AUDIARD*



Devenir ce qu'elle a toujours été. Cette quête, c'est celle qu'entreprend le narcotrafiquant Manitas dans le but d'être, enfin, Emilia Perez, la femme qui sommeille en lui depuis sa plus tendre enfance. Pour l'aider à atteindre son but, il recrute une jeune avocate déterminée, nommée Rita. En quête de reconnaissance, cette dernière abandonne la justice corrompue pour rejoindre la justice sociale. Incarnées par Karla Sofia Gascon et Zoe Saldana, les deux femmes vont devoir se réinventer pour réussir à vivre en harmonie avec elles-mêmes, dans un Mexique où la guerre de la drogue a fait plus de 450 000 morts en 18 ans. Cette guerre revêt une importance centrale dans le cœur d'Emilia qui, avec l'aide de sa compère Rita, expie ses fautes passées en aidant les familles de disparus. C'est d'ailleurs en visionnant ce film que le concept de sororité prend tout son sens. Même face à l'adversité, les liens entre les différentes protagonistes demeurent indéfectibles et sincères, bien que violents à certains moments. L'amour, de quelque orientation qu'il soit, vient renforcer ces liens mais aussi en briser d'autres.

Une recette complexe, mais sublimée par le choix de la langue espagnole qui sonne juste et des procédés cinématographiques audacieux. Ici, Jacques Audiard ne fait pas les choses à moitié, le film est truffé de moments musicaux qui viennent illustrer les intenses réflexions de nos personnages, tout en gardant un dynamisme puissant. Le long métrage étant tourné majoritairement en studio, chaque tableau musical donne l'impression de pénétrer dans une prison mentale reflétant les dilemmes de chacune. Par moments, la chanson peut sembler un peu forcée, mais permet à ce film de plus de deux heures de s'écouler tranquillement sans lourdeur ni moments de creux. Les décors et lumières viennent renforcer cet univers parfois festif, parfois macabre et transmettent des messages perceptibles sans qu'un seul mot ne soit prononcé.

Mais la réussite de cette « comédie musicale », n'est pas due au hasard. À travers son casting, Jacques Audiard, a sélectionné plus que des actrices, il a sélectionné des artistes. Que ce soit Zoe Saldana, Karla Sofia Gascon, Selena Gomez ou encore Adriana Paz, la maîtrise de leurs corps, de leurs voix, de leurs émotions, chaque aspect de leurs prestations sont millimétrés. Elles ont d'ailleurs toutes été primées au dernier festival de Cannes pour le prix d'interprétation féminine. Mais une question subsiste. Est-ce que les deux prix récoltés à Cannes, permettront durablement à des femmes racisées ou à des personnes transgenres d'occuper les premiers rôles ? L'aube de la nouvelle vie d'Emilia Perez sera-t-elle, l'aube d'une nouvelle ère pour le cinéma ?

***Emilie Perez* de Jacques Audiard**

Emilia Perez est un long-métrage mis en scène et écrit par Jacques Audiard, un réalisateur et scénariste français, sorti en salles cet été. Ce film a gagné de différentes récompenses, dont le prix du Jury du festival de Cannes ainsi que le prix d'interprétation féminine.

Synopsis : Rita est une jeune avocate talentueuse, dans un cabinet qui a pour objectif de blanchir les criminels plutôt qu'à servir la justice. Cependant, une proposition inattendue va lui permettre d'échapper à ce quotidien dans lequel elle est enfermée par dépit. Un baron de la drogue va lui demander de lui venir en aide pour changer de sexe. Cette transition pourrait enfin lui permettre de se sentir épanouie dans un corps féminin qu'elle désire depuis toujours, ainsi que de fuir les autorités en se créant cette nouvelle identité.

J'ai énormément apprécié ce film ;

-D'une part par l'intrigue qui déborde d'originalité et d'authenticité. Jacques Audiard a fait le pari audacieux de réaliser son long-métrage entièrement en espagnol, et le résultat est plus que réussi. L'histoire est prenante, avec une intrigue qui nous garde en haleine tout au long du film. Audiard souligne la communauté LGBTQIA+ avec un personnage principal transgenre ; une partie de la communauté qui est très peu représentée dans le cinéma. Mettre en lumière cette thématique permet une ouverture d'esprit et une compréhension pour toutes les personnes les moins familières au sujet. Malgré une intrigue qui pourrait partir dans pleins de directions différentes et très vite tomber dans des clichés, Audiard réussit à trouver de la simplicité dans ces propos. Le film réussit même à être très simple à suivre, et assez réaliste malgré la richesse des éléments annoncés.

-Une des forces du film est aussi la musique. Étant donné qu'Emilia Perez est une comédie musicale, le public (y compris moi) avait de grandes attentes à ce niveau-ci. La diversité de la BO est remarquable, avec des mises en scènes complètement différentes d'une chanson à une autre de sorte à nous faire ressentir un panel d'émotions assez large. On pourrait penser que les chansons nous font sortir de l'histoire ou ne rajoutent aucun élément intéressant à la narration, mais au contraire, les chansons sont à mon avis indispensables. Elles nous permettent de comprendre certains points de l'histoire en détails, nous retranscrire plus d'émotions ainsi que le ressenti des personnages.

-Un autre point positif est la morale et la réflexion autour de l'histoire. On vient à se questionner sur la place de la femme au sein du foyer, la place de la femme au sein d'un emploi majoritairement masculin qui ont déjà un privilège dans leur carrière juste par leur sexe. On vient aussi réfléchir sur, est-il égoïste d'abandonner sa vie de famille au dépit de sa quête personnelle ? Ce sont ces thématiques qui permettent de créer différents débats, ce qui est le plus intéressant après un film.

-Le choix du casting qui est exceptionnel, en particulier les rôles féminins comme Zoé Saldaña et Karla Sofía Carsón. Une prestation qui m'a aussi épatée est celle de Selena Gomez, qui est chanteuse à l'origine. Elle nous a proposé une interprétation à couper le souffle et une qualité de jeu remarquable. À l'inverse de Zoé Saldaña qui est à l'origine chanteuse mais qui parvient à rendre les chansons où elle figure incroyables. Je pense même que les chansons que j'ai préférées ont été celles où elle était présente.

En conclusion, c'est un long-métrage qui m'a marqué par son côté novateur, passionnant et intrigant. Il a réussi à rester simple et fluide malgré des thématiques complexes.

Merci d'avoir lu ma critique.

Elsa - 16 ans - Sandillon

***En attendant la nuit* de Céline Rouzet**

En attendant la nuit est un drame fantastique français, sorti en Juin 2024, réalisé par Céline Rouzet.

Pour son premier long métrage de fiction la réalisatrice a choisi de traiter des sujets à la fois personnels et universels que sont l'adolescence, l'éveil à la sexualité, les différences invisibles et le suicide.

L'action se déroule en France dans les années 90 et l'on y suit une famille qui déménage (encore) en province. Une province on ne peut plus « normale ».

Le point qui fait sortir l'intrigue de l'ordinaire, pour l'emmenner vers le fantastique, se prénomme Philémon. L'aîné des enfants nous est présenté dès l'introduction comme étant un vampire. Le reste de la famille, à savoir les parents et la petite sœur, sont quant à eux des humains tout à fait classiques à ceci près qu'ils connaissent la vraie nature de l'adolescent et essayent de la cacher.

Philémon n'est pas un méchant vampire. Il ne sort pas la nuit pour sauter à la gorge des habitants de Normaleville-sur-Gueuse et ne se transforme pas en chauve-souris. Il doit cependant se nourrir de sang humain, en intraveineuse, et peine à rester plus de huit secondes au soleil. Excepté ces deux points c'est un adolescent semblant conventionnel qui n'a pas confiance en lui et souhaite passer inaperçu. Le but de la famille est donc de paraître la plus normale et inintéressante possible pour ne pas attirer l'attention.

Le plan bien préparé va cependant voler en éclats lorsque Philémon, essayant de s'intégrer un minimum, tombe sous le charme de la ravissante Camila. La voisine, plus sympathique et accueillante que le reste de la bande d'ados du coin, très justement interprétée par Céleste Brinquel, fera naître chez le jeune vampire une passion dévorante qui le mènera à sa perte.

La distribution et le jeu des acteurs sont également d'une justesse touchante. Mathias Legout-Hammond incarne un vampire torturé et plein d'humanité pour son premier rôle au cinéma tandis que les parents, joués par Jean-Charles Clichet et Elodie Bouchez, transmettent parfaitement la peur de voir leur enfant souffrir.

La figure du vampire est ici traitée de manières multiples :

À la fois classique pour ce qui est des rapports entre mort et sexualité, s'inscrivant ainsi dans la lignée des œuvres de fictions où le statut de séducteur conduit à celui de prédateur, en échos aux anciens récits mêlant l'amour et la mort, Éros et Thanatos.

Céline Rouzet donne également une autre vision du vampire, plus personnelle cette fois, dédiant le film à son frère. Celui-ci se sentait « différent » et voyait en lui une sorte de vampire. De par mon parcours personnel, je vois dans cet être différent un porteur d'un handicap invisible. Une personne paraissant tantôt normale tantôt un peu bizarre, devant vivre jour après jour avec un trouble psychique qu'il dissimule pour essayer de s'intégrer au mieux alors qu'il doit constamment lutter contre ses démons intérieurs. Le personnage de Philémon est comme cela, il voudrait être comme tout le monde mais ne l'est pas et cela lui pèse. Se sentant comme un monstre incompris, il choisira de commettre l'irréparable sur ce pont avant d'être retrouvé par ses proches, impuissants, auxquels il avait lancé un peu plus tôt « pourquoi vous m'avez laissé vivre ça ? » comme un appel à l'aide.

Dans son film mêlant tristesse et tendresse, fantastique et dure réalité, Céline Rouzet transmet de manière sobre et humaine cette souffrance qui touche de nombreuses familles et dont on ne parle que trop rarement.

Un film touchant et d'utilité publique.

Del-Azad - 25 ans - Issoudun

***Le Roi et l'Oiseau* de Paul Grimault**

Le Roi et l'Oiseau est un film d'animation réalisé par Paul Grimault, librement inspiré du conte d'Andersen La Bergère et le Ramoneur. Ce film met en scène deux jeunes personnages issus de tableaux exposés au château du roi Charles Cinq et Trois font Huit et Huit font Seize, qui prennent vie durant la nuit pour échapper à ce roi tyrannique et vivre leur amour. Leur fuite sert de fil conducteur à une œuvre où se dessine un affrontement symbolique entre l'autorité oppressive du roi et la liberté incarnée par un oiseau satirique.

Une critique de l'autorité et de la tyrannie

Au cœur du film *Le Roi et l'Oiseau* se trouve une critique des régimes totalitaires, incarnée par le roi Charles Cinq et Trois font Huit et Huit font Seize de Takicardie, archétype du dictateur. Sa soif de contrôle s'exprime par la construction de portraits à son effigie et la domination de tout ce qui l'entoure, y compris la nature. Cette tyrannie se manifeste par l'architecture massive et autoritaire de son palais, accentuée par des plans en contre-plongée, mais aussi par son désir de posséder la bergère, symbole d'innocence, qu'il souhaite soumettre à son pouvoir.

Ce thème résonne avec l'œuvre de Charlie Chaplin, en particulier *Le Dictateur* (1940), où Chaplin ridiculise Hitler à travers un personnage grotesque. Dans *Le Roi et l'Oiseau*, le roi est présenté comme louchant et maladroit, soulignant l'absurdité du pouvoir et la déshumanisation qu'il entraîne. La satire politique dans ces œuvres utilise l'humour et la caricature pour dénoncer les excès de l'autoritarisme, tout en offrant une réflexion sur la liberté et l'oppression.

La place centrale des animaux et de la nature

Un des aspects les plus marquants du film est la représentation des animaux comme symboles de liberté. L'Oiseau, personnage central qui est le seul animal à posséder la parole, incarne l'insoumission, l'humour et la résistance. Par opposition au roi, il est plein de vie et guide les jeunes amoureux dans leur fuite, représentant ainsi la liberté morale et physique. Les oiseaux, que le roi chasse, illustrent la fragilité de la nature face à la brutalité du pouvoir humain. Cette domination sur la nature se manifeste aussi par la représentation des animaux captifs du roi : rhinocéros figés en statues, primates enfermés, et fauves en cages. Le film établit ainsi un parallèle entre la répression politique et la soumission forcée de la nature.

Un message écologique avant-gardiste

Le Roi et l'Oiseau propose également une réflexion écologique, avant-gardiste pour son époque. Le royaume de Takicardie, dominé par la pierre et les machines, est totalement déconnecté de la nature. Cette opposition entre un environnement urbain artificiel et la nature sauvage, représentée par l'Oiseau, anticipe les préoccupations écologiques contemporaines. La destruction de la nature par le roi symbolise une humanité déconnectée de son environnement.

Un hymne à la liberté artistique

Enfin, *Le Roi et l'Oiseau* peut être interprété comme une ode à la liberté créative. Le roi, qui cherche à contrôler l'art, devient une métaphore des obstacles à la création. L'Oiseau symbolise la résistance de l'artiste face à la censure et au pouvoir, incarne un esprit libre et créatif.

Conclusion

En conclusion, *Le Roi et l'Oiseau* est une œuvre complexe, à la fois poétique et politique, qui interroge la tyrannie, la liberté, la relation entre l'homme et la nature, et le rôle de l'art à travers les décennies.

Auriane - 16 ans - Crotelles